



HAL
open science

Les femmes iraniennes en "mâle modernité" au XVIIe siècle

Aurélie Chabrier

► **To cite this version:**

Aurélie Chabrier. Les femmes iraniennes en "mâle modernité" au XVIIe siècle. Fabien Salesse. Le bon historien sait faire parler les silences : hommages à Thierry Wanegffelen, 2012. hal-02119837

HAL Id: hal-02119837

<https://hal.science/hal-02119837>

Submitted on 4 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les femmes iraniennes en « mâle modernité » au XVII^e siècle

Lorsque la plus grande partie du cortège royal se fut éloignée, les jeunes femmes du shah passèrent sur de magnifiques chevaux ; elles montaient comme des hommes et étaient vêtues comme eux, excepté qu'elles n'étaient pas coiffées de bonnets mais de voiles blancs. Dans leur compagnie chevauchaient dix ou douze vieillards, appelés *ishik-âqâsis* ; c'étaient les maîtres de maison. J'ai vu que ces jeunes femmes étaient quatorze ou quinze et qu'elles étaient fort belles, bien que leurs visages ne puissent être pleinement vus. Mais ce qui pouvait l'être était fort beau et gracieux. Et parfois elles galopaient et exécutaient des merveilles avec leurs chevaux, les faisant sauter et faire beaucoup d'autres figures. Elles allaient ainsi à la suite de la cour, là où les tentes du shah étaient plantées¹.

L'image de femmes musulmanes, chevauchant « comme des hommes » en pleine Renaissance, a de quoi retenir l'attention des historiens de la Première Modernité. Alors que l'Occident connaît à la même époque un processus de civilisation qui place peu à peu les femmes aux marges de la vie civile, la société safavide offre un modèle paradoxal. Bien que voilées, les femmes y apparaissent dans la vie publique aux côtés des hommes, que ce soit en tant qu'épouses ou que courtisanes. Ce caractère ambigu, ambivalent, de la condition féminine dans la société safavide ne laisse pas d'interroger notre « mâle Modernité » occidentale, pour reprendre une expression de Thierry Wanegffelen².

L'objet de ce travail est bien le regard des Européens sur les femmes en Iran et non l'histoire des femmes en Iran au XVII^e siècle ; histoire des mentalités davantage qu'histoire du genre. Mais que font ces femmes, au juste, pour intéresser le regard occidental ? Si l'on considère les sources composant notre corpus, force est de constater qu'elles occupent une large part dans les relations d'ambassades et de voyages³. Remarquons au préalable que la majorité des auteurs appartiennent au même

¹ MEMBRÉ (M.), *Mission to the Lord Sophy of Persia (1539-1542)*, trad. Morton (A. H.), London, School of Oriental and African Studies, 1993, p. 25 (traduit de l'anglais pour l'article).

² WANEGFFELEN (T.), *Le Pouvoir contesté. Souveraines d'Europe à la Renaissance*, Paris, Payot, 2008, p. 9.

³ Pour ne citer que les sources utilisées dans cet article : DE WICQUEFORT (A.) trad., *L'ambassade de Don Garcia de Silva Figueroa en Perse*, Paris, Louis Billaine, Paris, 1669 (1^{ère} éd. 1667). OLEARIUS (A.), *Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse, Augmentée en cette nouvelle édition de plus d'un tiers, et particulièrement d'une seconde partie, contenant le voyage de Jean Albert*

milieu : celui de la majorité masculine formée aux humanités. Ils sont ambassadeurs, membres de la noblesse d'épée ou de robe, voire encore, membres de la bourgeoisie marchande⁴. Or, c'est précisément dans ce milieu que se fabrique le discours occidental moderne sur le genre.

Mais qui sont ces femmes, objets de leur observation ? Qui sont ces Iraniennes de la période moderne ?

Ce sont d'abord leurs contemporaines. Or, au XVII^e siècle, l'Iran est une société en pleine mutation. C'est une monarchie, instaurée depuis moins d'un siècle par la dynastie safavide et dominée par un pouvoir central fort. La société est alors traversée par des normes morales et religieuses qui cherchent à s'imposer. Les élites iraniennes ont longtemps résisté à l'instauration de ces normes de comportements. Héritières de la période timouride, les femmes jouissaient encore, jusqu'au milieu du XVI^e siècle, d'une certaine liberté de mouvement, voire d'un droit à exercer le pouvoir⁵. Néanmoins, le règne de Shah Abbas, qui ouvre notre période puisqu'il règne de 1587 à 1629, scelle la défaite de cette tradition. La société safavide s'engage alors dans un processus de civilisation dont les femmes subissent les conséquences.

Un deuxième point mérite d'être précisé ici : le milieu d'appartenance de ces femmes. Elles sont avant tout des membres de l'élite. Elles partagent l'environnement immédiat des Européens lorsque ceux-ci séjournent en Iran. En outre, dans l'esprit des hommes modernes, ce sont celles qui intéressent le plus le modèle de l'« honnête » femme, que les théoriciens s'attachent alors à définir.

Après avoir constaté la présence d'un modèle féminin dans une société islamique et orientale, nous aborderons donc le sujet sous deux angles principaux, qui correspondent aux deux types de femmes que les Européens pensent avoir reconnus en Iran : la courtisane et la femme de condition.

Les femmes iraniennes dans le discours occidental

Contrairement à l'image véhiculée au début du XVIII^e siècle par Montesquieu dans les *Lettres Persanes*, les femmes safavides ne sont pas seulement confinées à l'espace étroit du harem. Cette image appartient à la littérature. Dans l'Iran du XVII^e siècle, au

de Mandelso aux Indes Orientales, Paris, Jean Dupuis, 1659. DELLA VALLE (P.), *Fameux voyage de Pietro della Valle, Gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales et autres lieux*, Paris, Gervais Clouzier, 1662 (en 3 volumes) et éd. de 1745 utilisées ici. CHARDIN (J.), *Voyages du chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*, Langlès, Paris, 1811 (1^{ère} éd. 1711).

⁴ Parmi les auteurs de notre *corpus*, on trouvera, comme ambassadeur, Don Garcia de Silva Figueroa, aussi membre de la noblesse castillane ; comme secrétaire d'ambassade, Adam Olearius et Thomas Herbert ; comme noble d'épée, Pietro della Valle et comme négociant en pierres précieuses, Jean Chardin.

⁵ Voir en particulier l'article de SZUPPE (M.), « La participation des femmes de la famille royale à l'exercice du pouvoir en Iran safavide au XVI^e siècle », dans *Studia Iranica*, 23 (2), part.1, 1994, p. 211-58 et *Studia Iranica*, 24 (1), part.2, 1995, p. 61-122.

contraire, elles occupent tous les espaces de la société⁶. Les sources révèlent leur présence dans la plupart des cérémonies publiques. Elles assistent aux jeux équestres sur la place royale d'Ispahan (le *meidân-e shâh*), aux spectacles parfois violents qui s'y déroulent⁷, ainsi qu'aux célébrations religieuses. Elles participent également aux cérémonies officielles de la cour lors des entrées royales et des réceptions d'ambassadeurs⁸.

Les observateurs occidentaux les remarquent avec une particulière acuité lors des entrées. En effet, un groupe de cavalières se joint généralement aux officiers de la Cour safavide lorsque ceux-ci viennent accueillir les représentants étrangers à l'extérieur des villes. Un exemple est donné par l'ambassadeur d'Espagne, don Garcia de Figueroa, envoyé par Philippe III à Shah 'Abbas en 1618. Il remarque que :

Ce qui parut avec plus de lustre en toute cette cérémonie, ce fut une troupe de femmes à cheval, qui avoient bien la mine d'être de plus grande qualité que les autres, & elles estoient fort richement ajustées à leur mode, avec forces perles sur le front, [...] ayant tous les cheveux fort longs & battant sur le dos. [...] En entrant dans la ville de *Caxen* [Cashan], l'on y vit plusieurs autres femmes, couvertes de leurs voiles blancs, sur les murailles, sur les galeries & balcons, & sur les autres lieux élevez⁹.

Dans les autres sources, on note leur présence partout. Elles sont dans les salles d'audience du palais royal de *Tchehel Sotun*, dans les maisons des gouverneurs de province à Shirâz, à Tabriz et à Ériwan, dans les jardins des harems particuliers... En outre, elles sont souvent placées en position dominante dans la foule au point d'éclipser, parfois, le caractère sacré d'une cérémonie religieuse. C'est le cas en 1618 lors de la fête de Hossein qui commémore le martyr d'un des fils de 'Ali et Fatima et descendant de Mahomet – qui est l'un des symboles du chiisme duodécimain dans l'Iran safavide. Plus que le prêche du *mollah*, c'est la compétition entre les femmes du peuple afin d'obtenir les meilleures places qui intéressent alors le regard occidental. Les femmes de marchands et d'artisans se pressent pour occuper les premiers rangs dans la mosquée – balcons et terrasses – tandis que les courtisanes « que l'on estime et honore plus que les autres honnêtes femmes du commun »¹⁰ dominent nettement la foule, du haut de la galerie qui leur est réservée.

⁶ Ce sujet a été traité plus largement dans CHABRIER (A.), *Les Français et la Perse au XVII^e siècle à travers la diplomatie moderne et le rapport d'altérité*, Mémoire de Master II sous la direction de WANEGFFELEN (T.), Toulouse, juin 2007 ; plus particulièrement « La femme perse au XVII^e siècle, un sujet du processus de civilisation », p. 330-359.

⁷ Voir par exemple *L'ambassade de Don Garcias de Silva Figueroa en Perse contenant la Politique de ce grand Empire, les moeurs du Roy Schah Abbas...*, Paris, Billaine, 1667, p. 212. L'ambassadeur espagnol les décrit en 1618, lors d'un combat de taureaux : « Les femmes, qui y prennent party aussi, & qui sont un peu plus éloignées à regarder le combat, ne se batent point entr'elles, mais elles aident leurs amis de leurs cris d'allegresse ou de tristesse, selon la part qu'elles prennent à la victoire, mesme apres que les parties sont déjà séparées ». Voir aussi OLEARIUS (A.), *Relation du voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse...*, op. cit., t. I, p. 458-459.

⁸ *Ibid.*, t. I, p. 494.

⁹ DE SILVA FIGUEROA (G.), *L'ambassade...*, op. cit., p. 208-209.

¹⁰ *Ibid.*, p. 276.

Une fois constatée la présence des femmes dans cette société musulmane, alors que l'on s'attendait à les voir « cachées », à l'instar de l'Empire ottoman¹¹, les voyageurs se lancent dans une dissertation savante sur la place qui leur est réservée dans les sociétés modernes. Et l'Iran safavide offre à cet égard de multiples points de comparaison. L'un des plus intéressants concerne l'équitation, nouveau symbole de la féminité en Europe.

En France, la monte en amazone, « la jambe par-dessus l'arçon » remonte à Catherine de Médicis, qui l'a introduite à la cour de François I^{er} dans la première moitié du XVI^e siècle. Cette pratique, si étonnante pour ses contemporains puisqu'elle permet de suivre les hommes à la chasse, fait que, « dans un premier temps, Catherine ne partage cet avantage avec personne »¹². Cette situation ne dure pas puisque, dès le début du XVII^e siècle, la plupart des cours occidentales ont adopté cette pratique qui devient même une marque de civilité à part entière.

C'est donc une modification survenue à la Renaissance qui change le regard des Européens sur le mode de vie curial dans l'État safavide. Car dans le même temps, en Iran, les femmes suivent la cour en déplacement, que ce soit lors des chasses royales ou des campagnes militaires. L'Italien Pietro della Valle, membre de la noblesse romaine, décrit cette coutume iranienne, observée depuis l'Antiquité et conservée après l'islamisation, qui permet à « la reine, ou pour me dire [aux] reines ; parce qu'il en a plusieurs que l'on révère sous cette qualité, que l'on nomme *Begum* en persan »¹³ de suivre le souverain à la guerre « avec tout l'honneur et la réputation que l'on peut imaginer »¹⁴. Elles ne sont pas les seules à jouir de cet honneur : « Les parentes & tant d'autres, pour lui rendre service, qui suivent la Cour, se trouvent dans le camp : mais aussi celles de tous les Grands, & presque chaque soldat de condition a les siennes »¹⁵. Pietro della Valle décrit même sa propre épouse, Maadi Gioerida, une chrétienne de Bagdad, chevauchant telle une amazone¹⁶, sans crainte des coups de canons et des longues chevauchées. « Non pas », précise-t-il, « comme les femmes ont accoutumé d'aller à cheval, les deux jambes d'un côté, mais en cavalier, jambe deçà, jambe delà »¹⁷ à l'instar des dames persanes qui « ne vont pas autrement à cheval »¹⁸. La vertu de ces femmes *viriles* est de suivre leurs époux jusque dans le danger. Mais pour l'Italien, homme de la Première Modernité, il s'agit surtout de qualités indispensables à toute femme en général, puisqu'elles mettent en avant l'abnégation, la fidélité et la soumission propres au devoir d'épouse. Pietro della Valle exalte ses vertus dans le modèle persan :

¹¹ TINGUELY (F.), *L'Écriture du Levant à la Renaissance, enquête sur les voyageurs français dans l'Empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000. F. Tinguely a analysé les textes des compagnons d'Aramon (ambassadeur de France à Constantinople de 1546 à 1553), Thevet, Postel, Nicolas de Nicolay, Bellon et Gilles, sur leur voyage dans l'Empire ottoman.

¹² WANEGFFELEN (T.), *Catherine de Médicis*, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2005, p. 93.

¹³ DELLA VALLE (P.), *Les Fameux voyages...*, op. cit., éd. 1745, t. III, p. 58.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, t. III, p. 148.

¹⁷ DELLA VALLE (P.), *Les Fameux voyages...*, éd. 1662, t. II, p. 25.

¹⁸ *Ibid.*

À mon avis la coutume qu'ils [= les membres de la cour safavide] ont de n'aller jamais en aucun lieu, non pas même à la guerre, sans leurs femmes, se conserve plus pour [...] jouer toujours d'une conversation qui plaise et qui puisse charmer l'ennui [...] que par un désir insatiable de les posséder brutalement, comme le peuple et ceux qui en sont mal informés se le persuadent¹⁹.

L'auteur exprime ici la « politesse » d'une pratique qui, en fait, n'est que la trace d'une tradition datant de la période mongole, durant laquelle les femmes avaient la possibilité de suivre l'*urdû* et de jouer un rôle politique notoire. Mais, à l'aube du XVII^e siècle, seule la trace de cette pratique survit dans l'État safavide déjà largement engagé dans un processus de séparation des genres. L'interprétation des Occidentaux est néanmoins révélatrice d'une évolution des mentalités car la monte à l'iranienne était encore loin de faire l'unanimité à la fin du XVI^e siècle. Elle avait d'abord été rejetée par certains auteurs comme Abel Pincon, un Anglais arrivé en Iran à la suite de Robert et Anthony Sherley²⁰, deux sujets de la reine Elisabeth. Celui-ci décrit ainsi l'entrée de Shah 'Abbas à Qazvin, après sa victoire contre les Ouzbeks, en 1598 :

Parmy tout ce meslange, il y avait une grande troupe de putains à cheval jambe déça jambe delà, lesquelles courraient à la desbandade, & à travers champs hurlants, & criant, comme si elles eussent esté hors de sens, & s'approchaient bien souvent de la personne du Roy pour l'embrasser²¹.

Monter à cheval comme les hommes est alors jugé comme un comportement impropre à la condition féminine. Puis le regard occidental se tempère progressivement, avec Pietro della Valle, pour être finalement intégré au discours général sur la féminité, à la fin du XVII^e siècle. À ce moment-là, les femmes du shah ne voyagent plus qu'en litière, encadrée par une escorte d'eunuques et de gardes armés. C'est la pratique du *kuruq*, ou marche du harem royal, décrite par Jean Chardin²². La cavalcade des femmes de Shah Tahmasb, au milieu du XVI^e siècle, ne semble plus alors qu'un lointain souvenir²³.

¹⁹ *Ibid.*, t. III, p. 347-348.

²⁰ Robert et Anthony Sherley sont arrivés à Ispahan en 1598, et se sont mis au service de Shah 'Abbas, notamment lors de missions d'ambassade en Occident, pour susciter une alliance anti-ottomane avec les puissances chrétiennes. Robert Sherley a également participé dans une certaine mesure à la réforme de l'armée safavide. Voir à leur sujet l'ouvrage de DAVIES (D. W.), *Elizabethans Errant. The Strange Fortune of Sir Thomas Sherley and his Three Sons*, Ithaca, New York, Cornell University Press, 1967, et pour une modération de leur influence dans l'État safavide, SAVORY (R.), « The Sherley Myth », *Iran*, 1967, p. 73-81.

²¹ PINCON (A.), « Voyage en Perse faicts ès années 1598-1599 », p. 129, dans MORISOT (C.-B.), *Relations véritables et curieuses de l'île de Madagascar et du Brésil, avec l'histoire de la dernière faicte au Brésil, entre les Portugais et les Hollandais, trois relations d'Égypte et une du Royaume de Perse*, Paris, 1651.

²² CHARDIN (J.), *Voyages...*, *op. cit.*, t. VI, Chapitre XIII « Du Courouc ou de la défense d'approcher les femmes », p. 32-39.

²³ MEMBRÉ (M.), *Mission to the Lord Sophy...*, *op. cit.*, p. 25 (voir citation en introduction).

L'évolution du modèle safavide n'est finalement pas si éloignée de celle du modèle français. En tout cas, la présence de femmes à la cour du shah de Perse nourrit le discours occidental sur la question du genre ; il correspond à des normes familières, quoique décalées. Il convient de s'interroger maintenant sur le statut exact de ces femmes à la cour safavide.

Les courtisanes en Perse, femmes de Cour ou prostituées ?

Le terme de « courtisane » doit en particulier retenir notre attention car le parallèle entre la « femme de cour » et la « courtisane » est maintes fois repris dans les sources. Or, le vocabulaire des hommes modernes n'est jamais neutre.

Il convient de souligner que la courtisane, en Europe, n'est pas une simple prostituée. C'est dans le contexte de la Contre-Réforme que se produit une modification de son statut. Comme le souligne Paul Larivaille, la courtisane est une femme de bien, qui aura « le souci constant de [...] sa bonne réputation. Elle devra en toutes circonstances faire profession de loyauté, d'humilité, de modération, fuir les esclandres »²⁴. Or, le statut des femmes de cour en Iran répond assez bien à ces critères de distinction sociale, de fortune et de comportements. Les cavalières qui viennent accueillir les ambassadeurs aux portes des villes appartiennent à ce groupe. Adam Olearius, le secrétaire de l'ambassade de Holstein arrivée en Iran en 1636, les décrit ainsi :

À cinq cens pas de la ville nous rencontrasmes quinze jeunes dames, fort bien montées, très richement vestües, de toutes sortes de velours à fonds d'or & de toiles d'or & d'argent, ayant des colliers de grosses perles au col, des pendants d'oreille & quantité d'autres bagues. Elles avoient le visage découvert, contre la coustume des honnestes femmes de Perse. Aussi sçeusmes nous bien-tost, tant par leur mine resoluë que parce que l'on en dit, que c'estoient des principales courtisanes de la villes, qui venoient au-devant de nous²⁵.

Le consensus semble ainsi se former autour du statut élevé de ces femmes. « L'on connoist facilement les courtisanes parmi les autres femmes », explique l'ambassadeur Figueroa, « parce qu'elles paroissent davantage en leurs habits, & en leur suite, & elles vont ordinairement à cheval ; c'est pourquoy elles precedent aussi les autres »²⁶.

Ces courtisanes ont un rôle social important à jouer dans la société safavide. Ce sont elles qui animent la vie de cour. Elles participent aux festivités données par le shah et interviennent parfois pour solliciter une faveur au profit de leurs alliés. Les sources conservent le nom des plus influentes d'entre elles, notamment de Felfel, qui a fait les beaux jours de la cour de Shah 'Abbas au début du XVII^e siècle. Les notables s'appliquent à la couriser afin d'obtenir d'elle quelque bénéfice : « Je reconnus par là

²⁴ LARIVAILLE (P.), *La Vie quotidienne des courtisanes en Italie au temps de la Renaissance (Rome et Venise, XV^e et XVI^e siècles)*, Paris, Hachette, 1975, p. 68-69.

²⁵ OLEARIUS (A.), *Relation du voyage de Moscovie, Tartarie et Perse...*, op. cit., t. I, p. 458-459.

²⁶ DE SILVA FIGUEROA (G.), *L'ambassade...*, op. cit., p. 276.

la flâterie insupportable & le peu d'esprit de certains misérables courtisans affamez, qui courent plusieurs fois inutilement à la moindre apparence de faveur »²⁷, se plaint Pietro della Valle. C'est le cas également de Dellalâ Chizi qui :

Suit & va partout librement à cheval avec le roi, le visage découvert, le voile levé, & se mêle indifféremment avec les courtisans les plus intimes de Sa Majesté ; qui non-seulement la respectent par flatterie, mais qui la craignent, à cause de l'entrée qu'elle a auprès du Roi & pour les ruses dont elle se sert adroitement²⁸.

Au-delà des apparences, peut-on soutenir que ces courtisanes exerçaient réellement une influence sur les faveurs royales ? La question reste posée. Il est certain néanmoins qu'elles aient eu un impact fort sur le mode de vie des élites.

Chardin décrit ainsi la passion des sujets du shah pour les courtisanes :

On leur attribue avec beaucoup de justice la ruine des gens d'épée et de toute la jeune noblesse qui suit la cour. On dit communément dans le pays, que quiconque est épris d'une courtisane, ne la peut quitter que quand elle le chasse : ce qui arrive lorsqu'elles ont mis leur amant au dernier écu. J'ai vu des gens de bons sens et de probité même, si enfoncés dans ces malheureux engagements, qu'ils ne croyaient pas possible qu'ils s'en tirassent²⁹.

En effet, les courtisanes³⁰ font partie intégrante du quotidien des Safavides. C'est d'ailleurs ce qui les rend si différentes des courtisanes françaises ou italiennes, car l'on observe dans le même temps une divergence d'opinion au sujet de la prostitution. En France, des mesures de marginalisation sont prises à leur encontre dans la mouvance de la Contre-Réforme : multiplication des pressions fiscales, enfermement dans des quartiers réservés, réclusion dans des hôpitaux généraux. En Iran, on assiste au phénomène inverse : les femmes publiques sont omniprésentes, somptueuses et possèdent même des exemptions et des privilèges royaux. Sur ce point, le décalage est patent.

Alors, comment les observateurs européens expriment-ils cette divergence face au problème de la prostitution ? Par la réprobation pure et simple, pour les plus vertueux d'entre eux, comme c'est le cas de l'ambassadeur espagnol Don Garcia de Silva Figueroa, qui refuse tout net d'assister à des démonstrations de danse, synonyme pour lui de lascivité. Son hôte, Iman Quli Khan, le gouverneur tout-puissant du Fârs, prend en compte cette opinion pour le mettre plus à l'aise :

Le sultan fit mille civilités à l'ambassadeur pendant le dîner, & ne voulut point que l'on fist entrer les danseuses & les musiciens, quoy que ce soit un de leurs plus grands

²⁷ DELLA VALLE (P.), *Les Fameux voyages...*, *op. cit.*, éd. 1745, t. II, p. 350.

²⁸ *Ibid.*, t. V, p. 40.

²⁹ CHARDIN (J.), *Voyages du chevalier Chardin en Perse...*, *op. cit.*, p. 212.

³⁰ La question des courtisanes dans la capitale safavide a été largement abordée par MATTHEE (R.), « Prostitutes, Courtesans and Dancing girls : Women in Safavid Iran », dans MATTHEE (R.) dir., *Iran and Beyond : essays in Middle Eastern History in Honor of Nikkie R. Keddie*, Costa Mesa, Mazda Publishers, 2000.

divertissements en leurs festins ; parce qu'il avoit sçeu, qu'il [= Figueroa] n'avoit pas voulu permettre qu'on les fist entrer en sa maison, dans l'opinion que l'ambassadeur avoit que c'estoient toute garces & personnes de mauvaise vie & de basse condition³¹.

Mais ils sont loin d'être tous aussi inflexibles que l'ambassadeur Figueroa. Olearius souligne pour sa part que :

La danse des femmes estoit [...] réglée & quoy qu'elle ne se rapportast point à la musique, ny à la façon de danser des Européens, elle ne laissoit pas d'estre fort divertissante, et d'avoir ses agreémens & sa justesse, aussi bien que la nostre³².

Pietro della Valle n'y voit également qu'un agréable passe-temps, d'autant qu'il n'est jamais question d'orgie :

Ces femmes musiciennes me consolèrent un peu, parce qu'elles nous chantèrent quelques uns de leurs airs en langue parsane ; & non seulement en chantèrent assises ; mais aussi en dansant, & touchant leurs instrumens à leur mode, d'une façon qui n'est point désagréable³³.

Les altérités respectives des Européens et des Iraniens se rejoignent finalement dans le plaisir du regard.

Il est certain, en outre, que la manière de présenter les femmes publiques en Iran détermine en grande partie la tolérance à leur égard. Le fait qu'elles soient strictement encadrées par le pouvoir souverain a certainement joué en leur faveur.

En effet, elles sont toutes ou presque sous la « protection » directe du shah. En échange du règlement d'un droit (autrement dit d'une taxe), elles jouissent d'une position privilégiée dans la société. Le pouvoir prend des mesures progressives pour les encadrer. Au début du XVII^e siècle, Shah 'Abbas commence par bannir la prostitution de la ville d'Ardabil, en Azerbaïdjan, berceau de la famille safavide, et sanctuaire de Safi al-Din (m. 1334), le fondateur éponyme de la dynastie. Mirza Mohammad Saru Taqi, grand vizir au début du règne de Shah 'Abbas II (1642-1666), en prit d'autres contre la prostitution masculine dans les bazars « et après lui, Calife Sultan [Khalifa Sultan], en fit d'autres contre les femmes publiques, qui leur défendoit de se produire d'elles-mêmes, et d'aller nulle part sans y être mandées »³⁴. Jean Chardin décrit l'aboutissement de ce système à la fin du XVII^e siècle. La majorité de ces femmes sont alors enregistrées auprès des officiers de la Maison royale [*divân-e khasâ*]. Elles forment alors un corps de métier avec des représentants et elles payent environ « deux cent mille écus »³⁵ au trésor.

³¹ DE SILVA FIGUEROA (G.), *L'Ambassade en Perse...*, *op. cit.*, p. 138.

³² OLEARIUS (A.), *Relation...*, *op. cit.*, t. I, p. 494-495.

³³ DELLA VALLE (P.), *Les fameux voyages...*, *op. cit.*, éd. 1745, t. II, p. 352.

³⁴ CHARDIN (J.), *Voyages en Perse...*, *op. cit.*, t. II, p. 216 et suivantes.

³⁵ *Ibid*, p. 210.

En définitive, les courtisanes safavides ne dépendent plus de l'autorité des hommes mais de la protection du plus élevé d'entre eux, le shah.

Les femmes de condition en Iran : des femmes recluses ?

Cela mis en évidence, on peut néanmoins douter que la situation soit généralisée. La majorité des femmes appartenant à l'élite sont des femmes cachées. Pourtant leur réclusion, remarquée par les auteurs européens, ne les a pas choqués, car elle s'inscrit sans doute assez bien dans l'horizon d'attente de leurs lecteurs. Et pour cause : à la même époque, leurs conjointes subissent un sort semblable dans les sociétés occidentales.

Il ne faudrait pas confondre, cependant, le processus de séparation des genres qui touche l'Occident à l'aube du XVI^e siècle et celui qui touche la société safavide. Ils ont tous deux leur histoire. Comme l'a remarqué T. Wanegffelen, « le cours des sociétés humaines n'est pas linéaire, la condition féminine s'est améliorée à certains moments, pour se dégrader à nouveau ensuite »³⁶. On connaît aujourd'hui les phases de ce phénomène en Occident. De même, en Iran, il n'y a pas de continuité dans le statut de la femme depuis l'islamisation au VIII^e siècle jusqu'à la période moderne.

La condition féminine a subi de considérables changements durant cette période, dont les plus notables sont survenues entre le XVI^e et le XVII^e siècle. Dans le premier tiers du XVI^e siècle, les femmes émirs qizilbashes jouissent d'une place importante dans la société. Michele Membrè, ambassadeur vénitien du XVI^e siècle à la cour de Shah Tahmasb (1524-1576), décrit ainsi les épouses de ses amis Qizilbash ; Shah Quli Khalifâ, Qarâ Khalifâ, Nâranji Sultân, etc. :

Leurs femmes sont très belles et portent de magnifiques, grosses et rondes perles au front. Ces dames sont très agréables et gardent tout l'argent de leurs maris. Quand l'époux veut quelque chose il doit le demander à sa femme. Ainsi, lesdits Qizilbash aiment leurs femmes plus que tout³⁷.

Les femmes de la Maison royale pouvaient également prétendre à l'exercice du pouvoir, quoiqu'il leur soit contesté. Maria Szuppe³⁸ a montré la place et le rôle que jouait la fille aînée de Shah Tahmasb, Pari Khân Khânôm, dans les affaires politiques du vivant de son père, ainsi que dans les années qui suivirent sa mort. Il a même été question que les Qizilbashes, les principaux chefs militaires du pays, la portent au pouvoir, mais cette solution a été écartée au profit d'un descendant mâle. À sa suite pourtant, l'épouse de Shah Mohammad Khodabanda (1577-1587), la très controversée Xeyr al-Nesâ' Begom, contemporaine de Catherine de Médicis, a tenté d'imposer sa

³⁶ WANEGFFELEN (T.), *Le pouvoir contesté...*, op. cit., p. 14.

³⁷ MEMBRÉ (M.), *Mission to the Lord Sophy...*, op. cit., p. 31.

³⁸ SZUPPE (M.), « La participation des femmes de la famille royale à l'exercice du pouvoir en Iran safavide au XVI^e siècle », dans *Studia Iranica*, 23-2 (1994), p. 211-258 et *Studia Iranica*, 24-1 (1995). Voir pour l'histoire de Pari Khan Khanom, BEG MUNSHI (I.), *Târikh-e 'Âlamârâ-ye 'Abbâsi, History of Shah 'Abbas the Great*, trad. SAVORY (R.), t. I, Boulder, Colorado, Westview Press, 1978.

politique aux émirs lors des guerres civiles qui ont déchiré l'État pendant plus dix ans. C'est finalement son fils, Shah 'Abbas, qui mettra fin aux guerres civiles entre factions qizilbash, en même temps qu'à l'implication directe des femmes dans la vie politique.

Les femmes de la cour ne disparaissent pas pour autant de la sphère publique, mais leur influence se fait plus discrète, plus souterraine et plus lointaine. Ce changement est loin d'être consenti. Dans le même temps, la composition de la famille royale change aussi. Ce ne sont plus les filles des puissants chefs militaires que les Safavides épousent, mais des esclaves, de même origine que les hauts fonctionnaires et les eunuques (arméniens, géorgiens, caucasiens). Depuis le harem, qui devient une réclusion perpétuelle au début du XVIII^e siècle, avec la sédentarisation de la cour à Ispahan, la reine-mère ainsi que les principales épouses deviennent toute-puissantes dans la hiérarchie curiale. Elles œuvrent en sous-main avec l'aide de leurs parents, hauts fonctionnaires ou religieux, qui agissent publiquement en leurs noms³⁹.

La question ici est de savoir jusqu'à quel point les Européens ont eu conscience de ce phénomène et quelles sont les comparaisons qu'ils ont tenté d'opérer avec le modèle occidental. Nous y avons déjà répondu en partie en traitant de la question des courtisanes. Nous avons pu conclure qu'une Felfel n'avait sans doute pas moins de prestige ni davantage de pouvoir dans la capitale safavide qu'une Ninon de Lenclos à Paris. Pour les femmes de l'élite en revanche, la situation semble différente. Il est évident lorsqu'on aborde les sources que les auteurs ont senti les multiples pressions que subissent les Iraniennes de la part des autorités religieuses voire même civiles, pour ne pas paraître sur la scène publique. Figueroa affirme que « pour ce qui est des femmes des ministres & des autres Grands de la Cour, elles paroissent fort rarement en public, & on ne les voit jamais que cachées, & en faisant voyage, elles sont toujours enfermées & gardées en leurs appartements »⁴⁰. Mais cette semi-réclusion n'est pas pour leur déplaire. Ils y voient l'achèvement d'un idéal de civilité et de mœurs raffinées. Les moralisateurs français ne prêchent-ils pas un discours semblable à la même époque ?

Dans *L'Histoire des Femmes en Occident*⁴¹, Jean-Paul Desaiève montre combien la littérature moderne s'attache à édifier le genre féminin en lui imposant des normes de pudeur, de sagesse et de chasteté. Le père du Bosc, par exemple, a rédigé un ouvrage à l'usage du sexe féminin, destiné à mettre au goût du jour les principes de la vertu féminine. Son traité de *L'Honnête femme, divisée en trois parties*⁴² apparaît comme représentatif d'un courant de pensée qui s'affirme en France aussi bien qu'en Angleterre. On y découvre les mêmes principes qui régissent la féminité dans l'Orient musulman : le mariage doit destiner la femme au rôle d'épouse et de mère. Bien que l'élaboration de ce principe soit engendrée par des modèles différents : Marie dans la Chrétienté, Fatima dans l'Iran chiite, il est important de souligner que les lecteurs

³⁹ Ce phénomène est particulièrement mis en lumière dans l'ouvrage collectif de BABAIE (S.) et BABAYAN (K.) dir., *Slaves of the Shah : New Elites of Safavid Iran*, London, I. B. Tauris, 2004.

⁴⁰ DE SILVA FIGUEROA (G.), *L'Ambassade...*, p. 276.

⁴¹ DESAIVE (J.-P.), « Les ambiguïtés du discours littéraire », dans DUBY (G.) et PERROT (M.) dir., *Histoire des femmes en Occident*, t. III, Paris, Plon, 1990, p. 303-336.

⁴² DU BOSCO (J.), *L'Honnête femme, divisée en trois parties*, Paris, Loyson, 1662 (4^{ème} éd.).

français voient dans la société safavide la confirmation de leur représentation de la femme « honnête ».

Cependant, la maison elle-même peut devenir un monde complexe où les interactions sociales se révèlent tout aussi intenses que sur la scène publique. Pietro della Valle est sans doute celui des voyageurs européens dont le témoignage est le plus proche des conditions de vie de l'élite au début du XVII^e siècle car sa femme, Maani, a joué un rôle d'intermédiaire et de médiatrice auprès de la gente féminine. Le couple pénètre dans l'univers domestique et se fait l'écho de la sociabilité féminine. C'est d'abord la « civilité »⁴³ des femmes en Iran que l'auteur met en avant. Tout comme dans les cercles masculins, on s'aperçoit que les femmes élaborent des relations sociales complexes, qui ne se limitent pas aux membres de la famille mais s'élargissent aux hôtes de marque, voire aux étrangers de passage. L'Italien écrit ainsi que, lors d'un passage à Enghevan, « nous reçûmes en ce quartier de continuelles visites, et fûmes toujours en conversation avec des dames fort bien faites »⁴⁴. Plus loin, il raconte qu'il se rendit « à Charavend, qui est un gros bourg, où nous ne manquâmes point de conversations ni de visites de très belles dames »⁴⁵. Pietro della Valle compte un soir plus de vingt-cinq femmes rassemblées dans son logis pour « faire *tamascia* »⁴⁶ ; c'est-à-dire faire connaissance, satisfaire leur curiosité et communiquer. Le témoignage exclusif de Pietro della Valle nous montre combien les femmes de condition participent à un circuit d'échanges et de relations actif. Les diplomates évoquent également ce fait, bien qu'ils aient moins souvent l'occasion de rencontrer l'élite féminine. Ils fréquentent surtout la cour, ce qui les met davantage en contact avec des courtisanes. Néanmoins, les modes de transgression sont nombreux. Ainsi, lorsque des divertissements sont organisés sur le *Maidan*, les dames de condition s'y rendent en nombre, mais cachées :

Les rues en sont remplies, & les plates-formes des portiques, qui environnent le champ de bataille, où elles se rendent en foule, en sont entièrement chargées. Je vous avoué qu'elles n'y paroissent qu'avec le voile baissé sur le visage, & sous de simples habits de païsanes, ou de servantes, marchans à pié ; parce qu'en ces quartiers il n'est pas permis d'aller autrement⁴⁷.

Le fait qu'elles se mêlent à la population d'Ispahan montre que les femmes des quartiers populaires sont en revanche très nombreuses dans les rues, mais que le regard des Européens ne s'y attache pas et les voit passer indifféremment. En effet, les femmes du peuple ne font que rarement l'objet d'une description dans les relations de voyages. Au mieux les observe-t-on pour décrire leur habillement et leurs mœurs⁴⁸. Mais ces « simples femmes » n'intéressent pas les auteurs qui, fidèles à leur condition

⁴³ DELLA VALLE (P.), *Les Fameux voyages...*, *op. cit.*, éd. 1662, t. II, p. 15.

⁴⁴ *Ibid.*, t. II, p. 34.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ DELLA VALLE (P.), *Les Fameux voyages...*, *op. cit.*, éd. 1745, t. III, p. 450.

⁴⁸ DE SILVA FIGUEROA (G.), *L'ambassade...*, *op. cit.*, p. 202.

d'hommes modernes, ne portent un regard curieux qu'en direction de leurs égales ; entendons les femmes de condition.

L'implication de ces dernières dans la vie publique n'est d'ailleurs pas absente des sources. Les plus fortunées d'entre elles multiplient les fondations pieuses. Nous avons peu d'informations sur la gestion des biens par les femmes en Iran mais il est notable que tous les auteurs de ce corpus renvoient la fondation ou l'entretien de bâtiments publics à la générosité de donatrices. Le grand caravansérail d'Ispahan a été ainsi réalisé par la mère de Shah 'Abbas⁴⁹. La veuve logeant Figueroa à Qom l'entretient longuement du prix de sa maison et des travaux qu'elle y a réalisés⁵⁰. Les femmes safavides ont donc accès, dans une certaine mesure, à leur part de fortune, à l'instar des veuves européennes qui peuvent prétendre à davantage d'indépendance financière.

On aurait donc tort d'attribuer à l'Iran un modèle unique sur la condition féminine. Le XVII^e siècle ne connaît pas de discours uniformisé sur la femme musulmane. Les sources évoquent au contraire la pluralité des situations. Les voyageurs européens évoquent la diversité des cas selon les pays traversés, des confessions religieuses (chiite en Iran, sunnite dans les Empires ottoman et moghol) et des pratiques sociales. La principale particularité des sources traitant de l'Iran safavide se trouve dans sa comparaison directe avec le modèle européen, et français en particulier. En effet, la sociabilité des Iraniennes recouvre les domaines de la femme occidentale et de la *femme moderne* telle que les hommes du XVII^e siècle ont contribué à la définir.

Aux yeux des voyageurs occidentaux, la femme safavide, comme son homologue européenne, peut ainsi se permettre certaines transgressions comme de se déguiser en femme du peuple pour assister à des festivités, tant qu'elle demeure circonscrite dans le cadre des conventions sociales.

En définitive, bien qu'elles soient cachées sous des voiles et qu'il soit impossible « que sous cet habit vilain & affreux les femmes du pays puissent paroistre belles »⁵¹, les Européens sont loin de décrier cette pratique répondant si parfaitement à leur propre vision de la féminité en « mâle Modernité ».

Aurélie CHABRIER

⁴⁹ *Ibid.*, p. 242.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 219-221.

⁵¹ *Ibid.*, p. 221.